

François Lévy

## Présentation de Wilfred R. Bion<sup>1</sup>

L'intérêt premier de la pensée de Bion réside dans l'idée de « croissance ». *Transformations*<sup>2</sup> porte comme sous-titre « Passage de l'apprentissage à la croissance ». Toute expérience doit être mise au service d'un projet d'avancée, de développement personnel, de croissance, comme illustré par l'image d'une spirale qui, à chaque « révolution », fait passer par le même point tout en ayant progressé. C'est un schéma qui n'est pas très différent du schéma de la pulsion chez Lacan, schéma qui montre le retour du trajet de la pulsion autour de l'objet en un point à la fois semblable et différent du point de départ.

Pour essayer de donner une idée à peu près globale des points importants de la pensée de Bion, je vais être obligé de survoler certains aspects pourtant essentiels sur lesquels, je l'espère, nous pourrons revenir lors de la discussion. Je vais, néanmoins, suivre le parcours proposé par Bion, qui va « de l'apprentissage à la croissance ».

### I. – L'apprentissage

C'est la notion la plus essentielle que Bion a développée dans ses premiers articles et ses premiers ouvrages.

D'abord dans *Recherches sur les petits groupes*<sup>3</sup>. Le parcours professionnel de Bion lui a fait rencontrer des médecins militaires qui s'intéressaient au fonctionnement des groupes : Wilfred Trotter, le chirurgien personnel du roi d'Angleterre et l'auteur d'un livre consacré à *L'Instinct de la horde en temps de paix et de guerre*<sup>4</sup>, ainsi que John Rickman, son premier analyste, un *quaker* ayant longtemps séjourné et travaillé dans les premiers kolkhozes d'URSS. À l'occasion du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, Bion a été enrôlé comme psychiatre militaire. Au prix de bien des souffrances dues au fait que sa

---

<sup>1</sup> Intervention lors de la matinée d'Enseignement d'accueil de l'EpSF consacrée à l'œuvre de Bion le 13 janvier 2019.

<sup>2</sup> Wilfred R. Bion, *Transformations*, Paris, Puf, 1982.

<sup>3</sup> Wilfred R. Bion, *Recherches sur les petits groupes*, Paris, Puf, 1965.

<sup>4</sup> Wilfred Trotter, *Instincts of the Herd in Peace and War*, Londres, 1916.

vision novatrice des relations au sein des groupes remettait en question les prérogatives attachées à la hiérarchie militaire, Bion expose, dans les articles qui constituent ce livre, l'interdépendance qui existe, dans l'inconscient, entre les formations groupales et les formations individuelles. En écho avec l'idée d'Aristote selon lequel « l'homme est un animal politique », et à supposer que les groupes se constituent avec l'objectif conscient d'accomplir une tâche (gérer l'héritage d'un écrivain, définir une stratégie pour lancer un produit, étiqueter des pièces détachées pour réparer des vieilles voitures, etc.), ce qui nécessite qu'ils s'organisent en « groupes de travail » entièrement dévolus à l'accomplissement du but fixé, le fonctionnement des groupes est tributaire de formations spontanées inconscientes – les « hypothèses de base » (*basic assumptions*) de « couplage », d'« attaque-fuite », de « dépendance » –, qui varient selon les situations et qui visent à apporter une réponse à *l'ignorance par le groupe des intérêts personnels de chaque participant*. Ces formations spontanées inconscientes, qui entravent le processus visant à accomplir la tâche fixée, sont comparables aux « résistances » qu'analyste et analysant rencontrent dans le travail analytique. L'idée d'un « inconscient groupal » a, depuis, été amplement développée par Didier Anzieu et par René Kaës. De plus, Bion insiste sur le fait que toute formation individuelle trouve son origine dans une formation groupale (exemple de la tuberculose et du cancer : *Mars*, de Fritz Zorn<sup>5</sup>). L'analyse individuelle est une variante de l'analyse de groupe (attaque schizo-paranoïde = HB Attaque-Fuite). Le couple analyste-analysant est un « groupe à deux ». C'est le groupe qui est premier, qui existe avant l'individu, et qui fait dire à Bion que « le Un est une dénégarion du groupe<sup>6</sup> ».

Je passe du temps sur cet aspect de la pensée de Bion parce que, en 1968, dès son installation en Californie, Bion publie un dernier ouvrage théorique, *L'Attention et l'interprétation*, qui porte comme sous-titre : « Une approche scientifique de la compréhension intuitive en psychanalyse et dans les groupes<sup>7</sup> ». Il reprend sa réflexion sur les groupes là où il l'avait laissée vingt ans plus tôt en mêlant de façon encore bien plus serrée les éléments individuels et les éléments de groupe. Les hypothèses de couplage, d'attaque-fuite et de dépendance y sont développées de façon explicite, par exemple quand, dans une psychanalyse individuelle, le

---

<sup>5</sup> Fritz Zorn, *Mars*, Paris, Gallimard, 1979.

<sup>6</sup> Wilfred R. Bion, *Transformations*, Paris, Puf, 1982, p. 170.

<sup>7</sup> Wilfred R. Bion, *L'Attention et l'interprétation*, Paris, Payot, 1974.

patient a peur que la rencontre hautement sexualisée qui risque de se produire entre les deux membres du « couple » analyste-analysant puisse donner naissance à un « bébé analytique ». Ou quand, par comparaison avec le *leader*, le mystique, le génie, le chef, Bion considère l'*acting-out* comme une manière qu'a un patient de faire savoir qu'il se sent « contraint » à l'intérieur de limites de pensée trop étroites et que c'est à l'analyste d'élargir son champ de pensée pour tenter de comprendre ce que son patient essaye de lui communiquer. De ce point de vue-là, il a fallu à Bion lui-même s'exiler en Californie pour sortir d'un espace de pensée trop limité. Je reviendrai un peu plus loin sur le problème *clinique* des limites dans lesquelles la pensée est confinée.

Pour terminer là-dessus, je signale le très bel article que Lacan a consacré, en 1947, à « La psychiatrie anglaise et la guerre<sup>8</sup> », article dans lequel Lacan fait état de sa rencontre à Londres avec Bion et Rickman et comment ces deux personnages « hors du commun », comme il l'écrit, l'ont impressionné au point qu'il a été amené à penser que c'est grâce au travail des psychiatres militaires que l'Angleterre a gagné la guerre contre l'Allemagne nazie.

La question de l'*apprentissage à partir de l'expérience* est encore au premier plan dans les ouvrages dits de la « période psychotique » de Bion.

*Réflexion faite (Second Thoughts)*<sup>9</sup>, qui comprend « Le jumeau imaginaire », « Notes sur la théorie de la schizophrénie », « Le développement de la pensée schizophrénique », « Différenciation des parties psychotique et non psychotique de la personnalité », « L'arrogance », « L'hallucination », « Attaques contre la liaison » et « Une théorie de l'activité de pensée ».

*Aux sources de l'expérience (Learning from Experience)*<sup>10</sup>  
– *apprendre de l'expérience*

*Éléments de psychanalyse (Elements of Psychoanalysis)*<sup>11</sup> – *apprendre des mythes*

Première question relative à la pratique de l'analyse avec des patients psychotiques. À la différence de nombre d'autres psychanalystes, et comme l'indique le titre de l'article qui s'intitule « Différenciation des parties

---

<sup>8</sup> Jacques Lacan, « La psychiatrie anglaise et la guerre » (1947), in *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001.

<sup>9</sup> Wilfred R. Bion, *Réflexion faite*, Paris, Puf, 1983.

<sup>10</sup> Wilfred R. Bion, *Aux sources de l'expérience*, Paris, Puf, 1979.

<sup>11</sup> Wilfred R. Bion, *Éléments de psychanalyse*, Paris, Puf, 1979.

psychotique et non psychotique de la personnalité », Bion considère qu'il y a en tout individu *une partie non psychotique* – celle qui amène le patient chez l'analyste à chaque séance – *qui cache et dissimule une partie psychotique*.

On se rappelle que Freud considérait que la psychanalyse était un outil bien adapté à des personnalités souffrant de « névroses de transfert », c'est-à-dire capables d'établir des relations de transfert avec un analyste, tandis que les malades souffrant de « névroses narcissiques », incapables d'établir des relations avec un objet extérieur à eux, mais seulement avec leur Moi, ne peuvent être traitées par l'analyse puisque l'« autre » n'existe pas en tant que tel. Mais Ferenczi a introduit l'idée de projection dans l'arsenal de la psychanalyse, Karl Abraham a insisté sur les causes de la destructivité dans les psychoses, et Melanie Klein, qui est passée sur le divan de ces deux fidèles et dissidents freudiens, a élaboré, à partir des limites de la tolérance à la frustration, la notion d'identification projective.

Mais Bion écrit : « L'analyse du psychotique est l'occasion d'observer ce que veut dire travailler quand on est fou. Il faudrait distinguer les termes "psychotique" et "insensé" (*insane*) : un analysant peut être névrosé et insensé, psychotique et sensé. Nous pourrions imaginer une forme de progrès analytique qui conduirait d'une psychose insensée à une psychose sensée<sup>12</sup>. »

Le point commun à tous ces articles est donc l'*identification projective*.

Voulant définir un mécanisme *pathologique* repéré chez nombre de patients, M. Klein forge le terme d'« identification projective » pour décrire comment, *de façon fantasmatique*, on peut *cliver* une partie précieuse de sa personnalité et la *projeter* dans un objet pour, à la fois, prendre le contrôle de cet objet et protéger ainsi de la destructivité propre au sujet la partie clivée. Le résultat de cette opération se traduit par un *appauvrissement* de la psyché dont une partie a été clivée. L'apparition de cette notion oblige les analystes sensibles à ce mouvement à se préoccuper de « ce que le patient me fait éprouver » et à différencier cet éprouvé de ce que d'habitude on appelle « contre-transfert » qui est, d'ailleurs, inconscient par nature.

Mais, en ce qui concerne ce qui est transféré de l'analysant à l'analyste, c'est Wilfred R. Bion qui, dès 1956, a donné à ce terme un essor en s'appuyant sur le modèle de la communication entre le bébé et la mère. Il qualifie d'« identification projective *normale* » le mécanisme grâce

---

<sup>12</sup> Wilfred R. Bion, *Réflexion faite*, *op. cit.*, p. 167.

auquel le nourrisson *clive et projette* dans sa mère *ce qu'il ne peut pas contenir* en lui et que *la mère transforme* de manière telle que le bébé puisse enfin l'accueillir. Ce processus, présent dans toute communication humaine, éclaire de façon novatrice, selon Bion, ce qui se joue, dans l'analyse, entre patient et analyste. Ce que le patient met dans l'analyste ne fait généralement pas partie des objets internes personnels que l'analyste a pu reconnaître comme siens au cours de ses analyses, et c'est ce qui différencie ce qui est du ressort de l'identification projective de ce qui appartient au contre-transfert.

On le voit : c'est l'instrument le plus précieux aux fins de l'analyse, et même le *point de départ* de l'approfondissement du travail. L'analyste a maintenant pour objectif de se laisser envahir et guider par les identifications projectives de l'analysant, en les considérant comme une communication non verbale inconsciente essentielle au processus analytique, et à les vivre avec lui pour ensuite pouvoir élaborer patiemment ces projections ; puis en restituer quelque chose de digeste et de créatif à l'analysant. L'analyste, s'il parvient à accueillir les identifications projectives de l'analysant sans les évacuer, se trouve confronté à des moments de micro-dépersonnalisation, des moments où il ne se reconnaît pas lui-même, des moments de trouble ou d'effacement de la pensée consciente, qui précèdent l'apparition de points de vue et de sens nouveaux. Il s'agit de moments de *transformations*, qui sont des moments clés de l'analyse, conditions de la *croissance psychique*.

Les ressentis de l'analyste, identifiés comme relevant de l'action de l'analysant sur lui, sont une source d'information fiable sur les contenus transférés et projetés par le patient, à condition d'être acceptés comme des éléments qui visent à dé-ranger les analystes qui semblent avoir fait un pacte inconscient avec l'analysant pour ne pas franchir certaines limites. De ce point de vue, on peut entamer une réflexion à partir du constat que « les interprétations ont souvent pour but de nier l'angoisse qui a surgi chez l'analyste, du fait que la situation lui est inconnue et qu'il la ressent ainsi comme dangereuse<sup>13</sup> ».

On en vient ainsi à l'idée que le contre-transfert précède le transfert (cf. Lacan, « Interventions sur le transfert<sup>14</sup> »). Le transfert de l'analyste permet (ou non) le transfert du patient.

---

<sup>13</sup> Cf. James Grotstein, *Un rayon d'intense obscurité – ce que Wilfred R. Bion a légué à la psychanalyse*, Paris, Ithaque, 2018.

<sup>14</sup> Jacques Lacan, « Intervention sur le transfert » (1952), in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

Que veut dire « psychotique » dans « période psychotique » ?

Cette qualification désigne tous les articles dans lesquels Bion étudie *la composition de la pensée schizophrénique et ses origines supposées*. On en a un magistral exposé détaillé dans le livre *Le Schizo et les langues* de Louis Wolfson<sup>15</sup>, qui apporte la preuve de la cohabitation des parties psychotique et non psychotique dans une personnalité.

« Les attaques contre le lien trouvent leur origine dans ce que Melanie Klein a nommé la phase schizo-paranoïde. Cette période est dominée par des relations d'objet partiel. [...] La conception selon laquelle l'objet partiel serait analogue à une structure anatomique, conception encouragée par l'utilisation que fait le patient d'images concrètes comme unités de pensée, est trompeuse, parce que la relation d'objet partiel ne s'instaure pas seulement avec des structures anatomiques mais avec une fonction – non seulement avec une anatomie mais avec une physiologie, non seulement avec le sein mais avec l'acte de se nourrir, d'empoisonner, d'aimer et de haïr<sup>16</sup>. »

Les traits fondamentaux de la personnalité schizophrénique sont :

– La prépondérance des pulsions destructrices ; les « attaques contre la liaison » (voir ci-dessus) ; le développement d'un surmoi féroce, allant jusqu'à être un « *ego-destructive superego* », un surmoi destructeur du moi ;

– La haine de la réalité extérieure et de tous les aspects de la psyché qui en font prendre conscience ;

– La haine de la réalité psychique et de l'appareil qui permet de s'en faire une représentation. Voici ce que Bion écrit :

« Si nous nous tournons maintenant vers la question de savoir ce qui, dans la réalité, la rend si haïssable aux yeux du patient qu'il est obligé de détruire le moi qui le fait entrer en contact avec elle, il semble naturel de supposer que c'est la dimension sexuelle de la situation œdipienne<sup>17</sup>. »

– La formation d'hallucinations (visuelles, invisibles, auditives, odorantes) [café/cigares] ;

– La terreur ininterrompue d'une annihilation imminente ;

– et la formation précipitée et prématurée de relations d'objet.

---

<sup>15</sup> Louis Wolfson, *Le Schizo et les langues*, Paris, Gallimard, 1970.

<sup>16</sup> Wilfred R. Bion, *Réflexion faite*, *op. cit.*, p. 114.

<sup>17</sup> Wilfred R. Bion, « L'arrogance », in *Réflexion faite*, *op. cit.*, p. 99.

« Le schizophrène, écrit Bion, est aux prises avec un conflit, jamais résolu, entre la destructivité et le sadisme<sup>18</sup>. » Ses modalités d'action se trouvent dans un *recours massif à l'identification projective*.

« Le schizophrène, continue Bion, emploie le langage de trois manières : comme un mode d'action, comme une méthode de communication et comme un mode de pensée. [...] Son utilisation du langage comme un mode d'action est mis au service soit du clivage, soit de l'identification projective<sup>19</sup>. »

Quant aux origines supposées de la schizophrénie, elles résident dans les difficultés rencontrées, aux tout débuts de la vie, par un nourrisson et sa mère (environnement), à établir une relation enrichissante.

Comme Bion nous le rappelle,

« Les attaques contre le lien trouvent leur origine dans ce que M. Klein a nommé la phase schizo-paranoïde. [...] Le patient semble n'avoir d'autre problème que celui posé par l'existence de l'analyste et du patient. Ce qui le préoccupe, c'est la nature de telle ou telle fonction<sup>20</sup>. »

À propos d'un patient, Bion nous fait partager...

« [...] le sentiment que j'étais le témoin d'une scène extrêmement reculée dans le temps. J'avais l'impression que le patient avait connu dans sa petite enfance une mère qui répondait consciencieusement aux manifestations émotionnelles de son bébé. Cette réponse consciencieuse comportait un soupçon d'impatience, un « je ne sais pas ce que peut bien avoir cet enfant » [et] je faisais l'hypothèse que, pour comprendre ce que son enfant désirait, la mère aurait dû entendre dans les pleurs du bébé autre chose qu'une simple demande de la présence maternelle. Du point de vue du petit enfant, la mère aurait dû prendre en elle, et éprouver par là même, la peur qu'il était en train de mourir. C'est cette peur que l'enfant ne pouvait contenir. Il s'efforçait de s'en détacher, en même temps que la partie de sa personnalité qui la renfermait, et de la projeter dans sa mère. »

« Le mécanisme d'identification projective constitue [de même] le lien qui unit le patient et l'analyste. Les attaques destructrices de ce lien trouvent leur origine dans une source extérieure au patient ou au petit enfant, à savoir dans l'analyste ou dans le sein. »

---

<sup>18</sup> Wilfred R. Bion, « Le développement de la pensée schizophrénique », in *Réflexion faite, op. cit.*, p. 44.

<sup>19</sup> Wilfred R. Bion, « Notes sur la théorie de la schizophrénie », in *Réflexion faite, op. cit.*, pp. 30-31.

<sup>20</sup> Wilfred R. Bion, « Attaques contre la liaison », in *Réflexion faite, op. cit.*, pp. 114 et suivantes.

« Je ne prétends pas que cette expérience soit la cause de la perturbation du patient ; celle-ci trouve sa source principale dans la disposition innée du petit enfant. [...] La gravité de ces attaques est renforcée si la mère fait montre de non-réceptivité [...]. »

En tout cas, « Les attaques destructrices du lien [...] trouvent parfois leur origine dans le patient ; et parfois dans la mère, bien que dans ce dernier cas [...] la mère ne soit jamais seule en cause. »

Les personnes sont *moins des objets que les fonctions qu'elles remplissent*. Généralement, les fonctions sont exercées et assurées par des personnes, voire au sein des personnes, quand ce sont celles-ci qui prévalent. En médecine, par exemple, on dit que « la fonction crée l'organe », ce qui permet de penser qu'un père peut exercer certains aspects, mais pas tous, d'une fonction maternelle.

Bion parle beaucoup en termes de fonctions, comme, par exemple, dans la citation selon laquelle il s'intéresse « moins aux objets qu'aux fonctions que remplissent ces objets », comme la fonction qui sert à faire le lien entre deux objets.

Une autre fonction, la *fonction-alpha*, a beaucoup d'importance pour Bion, en ce qu'elle est une fonction transformatrice qui est un des facteurs de la fonction qui lie ensemble parents et enfant.

Dans le mécanisme de l'identification projective telle que Bion la conçoit, le nourrisson clive une partie du contenu de sa psyché et la projette dans l'objet maternel/parental. La fonction de cet objet consiste à transformer la partie clivée et évacuée, pour la rendre acceptable. La fonction-alpha a ainsi deux versants :

- Transformer un élément inacceptable en élément acceptable ;
- Enrichir le nourrisson du mécanisme grâce auquel le parent a effectué la transformation. En accueillant en lui l'objet transformé, le nourrisson intègre à la fois cet objet et le processus transformateur, qu'il pourra utiliser lui-même ensuite.

Mais les perturbations des processus de pensée rencontrées chez les patients psychotiques (ou habités par des processus psychotiques) donnent à Bion l'occasion de dénoncer une « commodité » de pensée couramment utilisée, à savoir la *causalité*. « La théorie de la causalité est impliquée par la forme narrative<sup>21</sup> », écrit-il. Les patients dont parle Bion

---

<sup>21</sup> Wilfred R. Bion, *Transformations, op. cit.*, p. 112.



usent de la causalité du fait que, ayant détruit leur appareil à penser pour *ne pas risquer de comprendre* quoi que ce soit aux relations qui les impliquent, à l'ordonnement du monde, aux relations qui le régissent et qui régissent les liens entre les individus, etc., ils éprouvent *la peur d'avoir détruit la signification*, y compris chez leur analyste, ce qui leur fournirait une confirmation de leur omnipotence nocive. Causalité rime donc avec culpabilité.

La causalité, nous ne la percevons pas de manière directe, mais, quand deux termes sont conjoints, en raison de la connexion censée faire suivre le premier du second. Quand deux événements se sont toujours succédés, nous formons dans l'esprit une sorte d'anticipation qui nous amène à penser que le second terme *doit* se produire après que le premier s'est produit, parce que ça a un sens. Exemple : le monde se maintient parce que le fait que le soleil se couche m'assure qu'il se lèvera au terme de ce qu'on appelle la nuit. Nous pensons ainsi que le futur *doit* ressembler au passé, et cela découlerait d'une nécessité logique. Mais *la causalité n'existe pas en dehors de l'esprit qui conçoit cette causalité*. Il n'y a aucune nécessité logique dans le principe d'induction. Et, pourtant, elle fonctionne quand nous faisons le récit d'un rêve : « Dans un rêve, écrit Bion, un acte *semble* avoir des conséquences ; ce ne sont que des séquences<sup>22</sup>. » Et, en effet, si un rêve est bien constitué de séquences qui se succèdent, rien ne nous permet d'être assuré que ces séquences sont liées, les unes aux autres, dans l'ordre où elles sont communiquées. Seul le *récit* qu'en fait le patient confère au rêve sa *logique temporelle* valable uniquement lors de son évocation. Mais cette croyance spontanée fait partie du fonctionnement de l'esprit. *Nous ne pouvons pas la rejeter sans rejeter aussi une part essentielle du processus qui permet de créer de la connaissance et du savoir* – et c'est là que le bât blesse ! Faute en effet d'une autre théorie plus fiable, il semble bien que nous ne puissions pas ne pas faire usage de la théorie de la causalité. Avec des patients ayant une forte composante psychotique, le vide créé par l'élimination de la causalité serait probablement préjudiciable, puisque tout vide est attribué, par ces patients, à la mise en œuvre de la destructivité qu'ils utilisent pour supprimer la dimension sexuelle de la réalité. À chaque fois qu'un vide ou un manque apparaît – un « non-sein », une séance supprimée, une absence de tétée, un silence de l'analyste, etc. –, nous sommes, écrit Bion, dans une « logique

---

<sup>22</sup> Wilfred R. Bion, « Les mécanismes psychotiques » (1958), in *Cogitations*, Paris, In Press Éditions, 2005, p. 15.

de la frustration », puisqu'elle ne fournit pas *ce qu'elle* devrait *fournir*. Le patient y répond par une théorie personnelle de la causalité qui, écrit Bion, « appelle une évaluation [et] cette évaluation n'est possible que si l'on oppose à sa théorie de la causalité une autre théorie – vraisemblablement celle de l'analyste<sup>23</sup> ».

« C'est ainsi, écrit Bion, qu'un patient m'annonça sur un ton de colère que le laitier était passé. Le patient était en colère contre moi et il faisait la tête. Pendant près de cinq minutes, il refusa de parler [...]. J'étais certain que le laitier était passé et que le patient ne faisait aucune distinction entre le laitier et moi ; tout comme il ne faisait aucune distinction entre ma présence dans le cabinet et le passage du laitier. [...] Le patient croit que le "laitier"-moi est bel et bien passé chez lui et que ce même "laitier"-moi est celui qu'il a présentement sous les yeux<sup>24</sup>. »

Le patient a donc *sa* logique, même si elle est irrationnelle : c'est celle qui consiste à *donner un sens à deux propositions conjointes* dans l'esprit du patient – 1/ le "laitier"-moi est passé ; 2/ le "laitier"-moi est sous mes yeux. En ce sens, son « délire » remplit les conditions que Freud lui a conférées, celles d'une « tentative d'auto-guérison ».

« Si je donne l'impression, continue Bion, de ne pas être au courant de la visite du laitier, le patient aura le sentiment que je suis incapable d'être conscient de mon comportement et ne suis donc pas responsable de mes actes : en un mot, que je suis "fou"<sup>25</sup>. »

Dès lors, toute interprétation de la part de l'analyste rencontre un enjeu important, celui de préserver le lien, aussi ténu soit-il, qui s'est peut-être tissé entre patient et analyste.

« Les interprétations de l'analyste, écrit Bion, possèdent certains types de relations qui sont applicables à *son* univers de discours, mais non aux phénomènes inhérents à la réalité psychique du patient, parce que les relations entre ces phénomènes, à supposer qu'elles existent, sont appropriées à un *univers infini*. Si, ajoute-t-il, un patient me dit que sa femme de ménage est de mèche avec le laitier parce que l'ami du patient a laissé du blanc d'œuf dans la salle de bains, la relation impliquée par son énoncé risque fort d'être différente des formes de relations auxquelles je

---

<sup>23</sup> Wilfred R. Bion, *Transformations*, *op. cit.*, p. 69. Je souligne.

<sup>24</sup> *Id.*, p. 39.

<sup>25</sup> *Id.*, pp. 39-40.

suis habitué, parce que son énoncé représente *des phénomènes qui sont reliés entre eux dans un univers infini*.

« Freud, continue-t-il, a avancé un énoncé similaire dans son principe, lorsqu'il a circonscrit l'univers de discours dans lequel un comportement conscient est étudié à partir du postulat d'un inconscient ; mais les types de *relations* demeurent inchangés dans ce nouvel univers de discours. *Le facteur distinctif que je souhaite introduire ne passe pas entre conscient et inconscient, mais entre fini et infini*<sup>26</sup>. »

La théorie de la causalité ainsi utilisée pour l'intérêt *logique* qu'elle présente pour l'esprit entre en forte résonance avec le champ de la *moralité*. On voit la connexion étroite qui lie activité de pensée, sentiment de culpabilité et morale. Bion écrit que « la théorie de la causalité n'a de validité que dans le domaine de la moralité et seule la moralité peut *causer* quoi que ce soit ». Et il ajoute : « La signification n'a aucune influence en dehors de la psyché et elle ne cause rien<sup>27</sup>. »

En empêchant ainsi l'activité de pensée de se mettre au service de la recherche de signification, certains patients produisent des éléments-bêta qui ont tous en commun un élément : la *composante morale* de ces objets, « composante morale [qui] est inséparable des sentiments de culpabilité et de responsabilité<sup>28</sup> ».

Il découle de ces développements un accroissement de la dimension « morale », un rabattement du psychologique sur le moral, qui conditionne la formulation même des interprétations. Car, comme l'écrit Bion, « la moralité ainsi engendrée est une fonction de la psychose<sup>29</sup> ».

En effet le patient, qui est en conflit avec l'analyste à propos de la validité des points de vue de chacun, glisse du psychologique au moral quand l'enjeu le nécessite et fait valoir les qualités de « bien » ou « mal » en lieu et place de « réel » ou « non réel », de « bon » ou « mauvais », de « vrai » ou « faux », de « amical » ou de « inamical » ou de « aimant » ou « haineux ».

Mais c'est que *la capacité de jugement a été clivée et détruite* en même temps que l'activité de pensée et le reste du Moi. La personnalité psychotique substitue l'*omnipotence* (la toute-puissance des objets déjà

---

<sup>26</sup> *Id.*, pp. 56-57. Je souligne.

<sup>27</sup> Wilfred R. Bion, *Transformations*, *op. cit.*, p. 71. Souligné par Bion.

<sup>28</sup> *Id.*, p. 77. Je souligne.

<sup>29</sup> « Une théorie de l'activité de pensée », in *Réflexion faite*, *op. cit.*, p. 129.

constitués, même s'ils ne sont pas adéquats, comme la Sphinge, qui est constituée d'un patchwork de parties du corps) et l'*omniscience* à la capacité d'apprendre de l'expérience à l'aide des pensées et de l'activité de pensée.

## II. – La croissance

« Tout progrès en analyse est inséparable de la nécessité de tolérer l'expérience douloureuse qui accompagne la croissance mentale <sup>30</sup> », écrit Bion dans *Transformations*.

« Le problème demandant à être résolu n'est pas seulement le problème de l'analysant, il est aussi *celui de l'analyste*, dans la mesure où il concerne *sa propre croissance*. L'analyste peut se développer en même temps que son patient, indépendamment de lui, ou pas du tout. <sup>31</sup> »

*Transformations* est un livre entièrement consacré à la formalisation mathématique de l'advenir psychique<sup>32</sup>.

Il existe des « transformations rigides » (*rigid*) et des « transformations projectives » (*projective*). Le principe est le suivant :

Si, en  $T_0$ , la configuration a un profil  $C_0$ ,

En  $T_1$  la configuration a un profil  $C_1$ .

Et on retrouve en  $C_1$  des invariants déjà présents en  $C_0$  qui permettent d'inférer la réalité originaire, « O », antérieure à toute représentation, et que l'on retrouvera dans la réalité ultime, dernière, telle que les mystiques ont su la décrire (ou la nommer).

Pour ce faire, l'analyste doit être sans limites : nous avons, écrit Bion, d'un côté, la réalité première, inatteignable, inconnaissable, insaisissable, qu'il nomme « O » et à laquelle il attribue des qualités d'absolu ou absolues. Ce O est celui de l'origine ou du but ultime comme il est le 0 qui, en géométrie, représente le point de rencontre entre abscisses et ordonnées, et, en mathématiques générales, le résultat de « la soustraction d'un nombre à lui-même », c'est-à-dire un signe qui représente un non-nombre désignant le rien (*nothing*), c'est-à-dire une non-chose (*no-thing*), et qui se différencie des nombres en ce que les nombres désignent une ou des chose(s). C'est dire si O est défini par des qualités « négatives » :

---

<sup>30</sup> Wilfred R. Bion, *Réflexion faite*, op. cit., p. 155.

<sup>31</sup> *Id.* Je souligne.

<sup>32</sup> Cf. Freud, « Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique », 1911.

« Son existence intérieure (*indwelling*) n'a aucune signification, que O soit supposé séjourner (*dwelt*) dans une personne individuelle, en Dieu ou dans le Diable ; il n'est ni le bien ni le mal ; il ne peut être ni connu, ni aimé ni haï. O peut être représenté par des termes tels que réalité ou vérité ultime. Le plus, et le moins, qu'une personne puisse faire est d'être O. L'identification à O est un moyen de le tenir à distance. La beauté d'une rose est un phénomène qui dévoile la laideur de O, tout comme la laideur dévoile ou révèle l'existence de O. A, H et C sont des liens et, à ce titre, ils sont des substituts d'une relation ultime à O, qui n'est ni relation, ni identification, ni communion (*atonement*), ni réunion. Les qualités attribuées à O, les liens avec O, sont autant de transformations de O et d'être O. La rose *est* tout ce que l'on peut *dire* qu'elle est. La personne humaine *est* elle-même, et dans les deux cas, j'entends par "est" l'acte positif d'être dont A, H et C ne sont que des substituts et des approximations <sup>33</sup> ».

Et, à partir de cet O, peuvent se produire divers types de transformations <sup>34</sup>.

Voilà comment, avec Bion, il est possible de passer du « Un », du limité, à l'illimité, au sans limite.

Chaque fois qu'il y a du « Un », du limité, il y a quelque chose de mensonger, écrit Bion, puisque le Un, le limité, l'homogène, est « une dénégation du groupe », du multiple, de l'hétérogène. Et c'est avec la question du mensonge que je voudrais terminer.

Le mensonge a une grande importance pour Bion. Il est une des figures du négatif qui, chez Bion, se décline de différentes façons. Pour ce qui nous occupe aujourd'hui, il apparaît dans l'exposé des phénomènes que déclenche chez le patient gravement perturbé l'utilisation par l'analyste de sa fonction-alpha. « L'envie suscitée par un sein qui dispense amour, compréhension, expérience et sagesse pose *un problème qui ne peut être résolu que par la destruction de la fonction-alpha* <sup>35</sup> ». Le patient éprouve, pourrait-on dire, une forme de « *ruthless love* », d'amour primitif impitoyable par lequel il s'efforce simplement de retrouver son omnipotence menacée. Il trouve alors toutes les interprétations mauvaises sans exception. Il arrive même, précise Bion, que « la croyance en

---

<sup>33</sup> *Idem*, p. 158-159. Souligné par Bion.

<sup>34</sup> Cf. François Lévy, *La psychanalyse avec Wilfred R. Bion*. Paris, Campagne-Première, 2014, p. 181-182. Cf. aussi, *supra*, p. 9-10, l'exemple clinique du patient qui s'en prend au « laitier-moi ».

<sup>35</sup> Wilfred R. Bion, *Réflexion faite*. *Op. cit.*, p. 28. Je souligne.

l'existence d'un mauvais objet [soit] affirmée uniquement dans le but d'exprimer un dénigrement envieux d'un bon objet <sup>36</sup> ».

Le mensonge est même, comme on le sait, une condition essentielle du langage. En cela Bion rejoint Lacan qui a écrit : « Le langage de l'homme, cet instrument de son mensonge, est traversé de part en part par le problème de sa vérité <sup>37</sup> ».

En ce qui concerne le mensonge, c'est dans la colonne 2 de la grille, la colonne  $\psi$ , que nous le rencontrons. La colonne 2 accueille « toute une série de catégories correspondant aux énoncés manifestement faux, et de préférence reconnus comme tels et par l'analysant et par l'analyste <sup>38</sup> ». En d'autres termes, elle regroupe les éléments faux et mensongers dont font usage aussi bien l'analysant que l'analyste dans l'unique but d'introduire un *principe de contradiction* là où une seule proposition ne permet pas de déterminer la « valeur » qu'elle recèle. « Elle conserve [également] des énoncés qui s'opposent à tout développement pouvant entraîner des modifications catastrophiques dans la personnalité du patient <sup>39</sup> ». Elle vise donc, elle aussi, à « tenir en échec la connaissance <sup>40</sup> ». À titre d'exemple, quand je dis que l'analyste ayant choisi d'utiliser la grille en reconnaît la valeur, j'indique, par là même, qu'il en a une préconception (à situer dans la rangée D). Mais, si je découvre que cet analyste s'en sert pour exprimer des sentiments et des pensées critiques à l'égard de cet instrument, alors je classerai ces sentiments et ces pensées en D2. La colonne 2, ajoute Bion, peut être « remplacée par un sens négatif donné à l'axe horizontal ». Ainsi « tous les “usages” 1  $\leftrightarrow$  n peuvent être employés dans un sens négatif, comme une barrière contre l'inconnu ou contre quelque chose de connu mais de détesté <sup>41</sup> ».

Cet « usage » du mensonge est, pour Bion, l'indice que l'on est en présence d'« une forme de perturbation profonde » qui requiert de « faire une distinction entre un énoncé mensonger et un énoncé faux, ce dernier relevant davantage d'une insuffisance de l'être humain, analysant ou analyste, qui ne peut se fier à sa capacité de percevoir la “vérité” ; le

---

<sup>36</sup> *Idem*, p. 57.

<sup>37</sup> Jacques Lacan, « Propos sur la causalité psychique » (1946), in *Écrits*. Paris, Seuil, 1966, p. 166.

<sup>38</sup> Wilfred R. Bion, *Entretiens psychanalytiques*. Paris, Gallimard, 1980, p. 214.

<sup>39</sup> *Idem*, p. 215.

<sup>40</sup> Wilfred R. Bion, *Éléments de psychanalyse*, *op. cit.*, p. 96.

<sup>41</sup> *Idem*, p. 97.

menteur, lui, doit être assuré de sa connaissance de la vérité pour être certain de ne pas s'y cogner accidentellement<sup>42</sup> ».

Pour Bion, être un menteur requiert d'être « intelligent et sophistiqué ». Le patient, écrit-il, « provoque l'analyste par toutes sortes de moyens pour l'amener à faire des interprétations qui laissent la défense intacte et, finalement, à accepter le mensonge en tant que principe de travail d'une efficacité supérieure<sup>43</sup> ».

Mais, la question du mensonge sert à Bion à soutenir encore une idée novatrice, selon laquelle « le menteur a besoin d'un public » – ce dont celui qui dit la vérité n'a pas besoin ! Le menteur a besoin d'un public – d'un analyste, par exemple – parce qu'il lui faut quelqu'un pour attester de sa capacité à rassembler des éléments incohérents selon un schéma de sa composition qui leur fournit une cohérence et une signification qu'ils n'avaient pas sans cela – description, précise Bion, qui « ne diffère pas de la transformation de la position paranoïde-schizoïde en position dépressive<sup>44</sup> ». C'est donc, déjà, pour le menteur, une manière d'apporter la preuve qu'il est capable d'effectuer ce passage.

De surcroît, affirme Bion, « il faut au mensonge un penseur (*thinker*) pour penser, alors que la vérité [...] n'a pas besoin d'un penseur<sup>45</sup> ». « La pensée conforme à la vérité [...] attend la venue du penseur qui parvient à la signification au moyen de la pensée conforme à la vérité. [...] Au contraire, le mensonge trouve son existence en vertu de *l'existence épistémologiquement antérieure du menteur*. Les seules pensées auxquelles un penseur est absolument essentiel sont des mensonges<sup>46</sup> ». De cette supposition, il découle qu'« on peut alors considérer l'état paranoïde-schizoïde [l'état disparate] comme particulier au penseur [menteur] qui se trouve être persécuté par des pensées appartenant à un système non humain<sup>47</sup> ».

Je vous remercie de votre attention.

---

<sup>42</sup> Wilfred R. Bion, *Entretiens psychanalytiques*, op. cit., p. 215.

<sup>43</sup> Wilfred R. Bion, *L'attention et l'interprétation*, op. cit., p. 171.

<sup>44</sup> *Idem*, p. 175.

<sup>45</sup> *Id.*, *ibid.*

<sup>46</sup> *Idem*, p. 175-176.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 176.